

ON S'ABONNE,

A LYON :

Rue de la Préfecture, n. 6,
où les lettres et l'argent doivent
être adressés francs de port;

A PARIS, à l'Office-Corres-
pondance, rue Notre-Dame-des-
Victoires, n. 18, et chez tous
les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

L'ÉPINGLE

Journal Littéraire et des Théâtres.



PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON,

Au Journal qui paraît le jeudi
et le dimanche : 20 fr. pour un
an ; 11 fr. pour 6 mois, et 6 fr.
pour 3 mois (1 fr. de plus pour
les départemens), d'avance.

Le prix d'insertion d'annonces
est de 20 c. la ligne, et 15 c.
pour MM. les abonnés.

AVIS.

L'ÉPINGLE s'étant ménagé une collaboration éclairée pour tout ce qui concerne l'industrie et le commerce, consacrera à l'examen des questions que présenteront ces deux branches un bulletin spécial à compter du 15 février prochain.

THÉÂTRES.

DERRIÈRE LE RIDEAU. (Premier article.)

Il me souvient qu'en mon enfance, voyant cette *toile* baissée, car alors on ne disait point encore *rideau*, je me figurais derrière, un laboratoire immense où se fabriquaient les personnages de chaque pièce, avec leurs caractères et leurs figures ; cette illusion, sur le compte des acteurs, emplissait tellement mon cerveau, qu'elle m'illuminait même hors du théâtre, et lorsque je rencontrais dans la rue ou sur la place, Lafont, Philippe ou Gavaudan, je croyais encore voir Orosmane, un Vampire, ou un fou d'amour ; si j'avais vu M^{me} Nique, je l'aurais conjurée comme fée de mettre sur mon pain des confitures de diamant. Heureux âge... je n'y suis plus. Aujourd'hui je sais tout ce que le rideau baissé cache au public, et tout le monde le sait, ou à peu près ; il n'y a plus d'illusion maintenant, et le plus jeune enfant de notre époque ultra-civilisée, devine de suite que tous ces grands senti-

mens de vertu, de pudeur, de courage et de dévouement sur la scène, ne sont pas *pour de bon*.

Réduite à sa réalité positive, la physiologie du rideau baissé, n'en offre pas moins de très-pittoresques observations ; et lorsque au milieu du tumulte d'un entracte beaucoup trop prolongé, on perce d'une seconde vue cette barrière mouvante, on peut souvent jouir d'un spectacle plus piquant quelquefois que celui que l'auteur et le machiniste ont préparé : il y a tant de choses derrière le rideau, c'est tout un monde là, d'autant plus nature qu'il va tout à l'heure s'efforcer d'être faux, guindé, hors de lui ; il y a du comique, et du bon comique, je vous assure, dans ces scènes spontanées, faites à côté de ces autres scènes suées par un auteur, écorchées par la mémoire. — Tenez, regardez par un des deux yeux de cuivre appliqués au rideau, regardez et vous verrez, écoutez et vous entendrez, car l'homme peut tout ce qu'il veut. — Entre ces deux *Hercules*, dont l'un porte le mont Vésuve et l'autre un palais, vous voyez ce petit homme ; il a la taille de Napoléon, et il se coiffe comme Napoléon, c'est le comique de la troupe, (vieux stile) c'est aussi le plus comique des pensionnaires, il a de l'esprit comme quatre, et souvent il préfère composer ses rôles que de les apprendre fidèlement, les auteurs y ont quelquefois gagné ; tenez, il court au devant de ce gros, jeune et joufflu à bonne mine, je gage qu'il va lui lancer quelque malice. — *Broum, brooum, brrr...* c'est le gros joufflu qui dit quelque chose. — Que fais-tu mon cher ? —

J'essaie les cordes de ma voix, *brroum, brr...* — Adresse-toi au machiniste, avec sa poulie il fera ton affaire. Scapin saute pardessus un nuage, en criant : Vive, vive le grand-visir ! et le gros joufflu souffle un *brooom* de pitié. — A droite, voyez-vous ce grand démanché, qui perdrait tous ses membres s'il n'avait la précaution de les numéroter, il s'exerce à frotter ses paupières avec la pointe de son pied, c'est lui qui parodie si follement la gracieuse et noble danse, par des gambades à faire mourir de peur et de rire : vers lui s'avance une jeune bayadère à l'œil lymphatique, à la taille svelte, très-svelte, à la physionomie un peu froide, ce sont les deux antithèses du ballet. — Etes-vous disposée, ce soir ? — Je ne sais, répond indolemment la bayadère. — Est-ce que vous auriez quelque chose dans les jambes, lui demande son interlocuteur, en faisant tourner son tibia comme une manivelle. — Je ne sais. — Mais vous danserez sans obstacle, avec cette grâce taglionique qu'on vous accorde à juste titre ? — Je ne sais, c'est toujours la réponse de la flegmatique danseuse. — Attendons, peut-être les bravos la réveilleront. — Place à la scène ! c'est ce gros brave homme brun qui crie ces mots, et chacun se réfugie à la hâte dans les coulisses ; le Mari de la Favorite, tranquille sur son avenir et déjà consolé de sa chute, parle ménage avec l'impératrice Élisabeth ; le ministre Gofolkin s'est engagé dans une conversation avec un nouveau pensionnaire, et lui demande s'il connaît Levasseur de l'Opéra. — Alors comment me trouvez-vous ? — Mais Levasseur est une excellente basse-taille, bonne méthode, justesse, mesure. — Ce n'est pas cela, vous connaissez Levasseur ? — Je vous ai déjà répondu affirmativement. — Eh bien ! comment me trouvez-vous ? — On entend un *brooom* prolongé. — Le rideau se lève... La suite à



LA CÔTE DES CARMÉLITES.

II.

— Je la suivais toujours, et rien de ce qui aurait pu, dans tout autre moment, arrêter mes regards ou ralentir ma course, n'avait de puissance sur moi. — Ces vastes maisons de la *Croix-Rousse*, casernes d'industrie, ateliers infatigables, mais non impérissables, d'une fabrication merveilleuse, je n'eus pour vous aucune pensée, aucune attention. — Vieux remparts garnis de mousse, dont les débris féodaux se relèvent raffermis par le ciment constitutionnel, je ne vous vis même pas, et je passai sans émotion sous l'artillerie muette de vos créneaux. — Je la suivais toujours et partout, car elle parcourut chaque rue de ce faubourg travailleur, où tant de mains sont devenues oisives, paralysées ; elle s'arrêtait, je m'arrêtais comme elle, alors qu'elle joignait ses mains sur sa

poitrine, et semblait donner un soupir à la solitude de ce quartier, jadis si vivant et si remuant ; — mais je ne voyais point sa figure, un pouvoir surnaturel me tenait cloué derrière elle, réglant comme son ombre tous mes mouvemens sur les siens. — Enfin, elle quitte ces lieux, dont elle semble s'arracher avec peine, elle précipite sa marche qu'elle avait un peu ralentie, et nous parcourons, sans nous arrêter, les rues d'Enfer, St-Pothin, St-Denis, nous arrivons à Cuire. — Là, derrière une église moderne, construite sur les ruines d'un des premiers ermitages du catholicisme, est un cimetière encore à sa première génération, dominant la Saône et les riches vallons qu'elle arrose, dernier asile terrestre placé le plus près des cieux, afin d'en rendre l'accès plus facile aux âmes qui lui confient leur enveloppe ; — ce fut là qu'elle s'arrêta, — je m'arrêtai avec elle, et j'attendis, tremblant et craintif, ce qu'elle allait décider de mon sort, car mon sort dépendait d'elle ; — sa tête se tourna vers moi, je frémis, mes jambes chancelèrent sous le poids de mon corps ; une pierre funéraire, élevée toute fraîche encore, me fut un heureux soutien contre le regard de cette femme extraordinaire : — Que me veux-tu ? toi, chétif, usant tes forces à me suivre et pâlisant sous mon premier coup-d'œil : enfant de Lyon ! viens-tu pour outrager ta mère et charger son exil d'un avilissement de plus ? Va, retourne dans cette cité que j'abandonne au misérable sort que ses erreurs et sa folie lui ont créé. — Relevant ma tête, dont la sueur froide avait taché le monument funèbre, j'osai envisager en face le puissant génie qui avait laissé tomber sur moi ses paroles foudroyantes, des mots inarticulés s'échappaient péniblement de ma gorge, je fus plutôt compris qu'entendu : — Tu réclames ! s'écria-t-elle, mais où sont-ils ses droits à mon indulgence ? Qu'a-t-elle fait cette cité ambitieuse sans adresse, orgueilleuse sans fierté, qu'a-t-elle fait pour conserver et mettre à profit les trésors naturels dont j'avais doté son avenir ? Deux fleuves bienfaisants et fertiles, forment dans son sein de riches ports ouverts aux produits si variés du nord et du midi ; une adroite intelligence avait étendu la réputation de ses tissus soyeux jusqu'aux confins du monde ; sous cette heureuse influence, les arts, frères de l'industrie, s'élevaient brillants comme elle d'un éclat tout local... Lyon avait un nom qui retentissait alors... et je n'avais point de rivale... Ici la noble affligée laissa tomber sa tête superbe dans ses deux mains éfilées et diaphanes, je vis des pleurs jaillir... mais bientôt secouant sa chevelure, ses yeux parurent secs, l'ironique dédain les animait seul : — Qu'ont-ils fait les enfans de Lyon ? Qu'ont-ils fait de leurs destinées ; ils ont joué avec elles, comme l'enfant du guerrier joue avec les armes de son père, sans les connaître et sans vouloir les étudier ; ils ont cru qu'elles resteraient ainsi brillantes et douces, survivant à toutes les épreuves, les croyant faites pour eux, mais ne se croyant pas soumis à elles : insensés ! qui ont abandonné le foyer pour courir après la

fumée! comment l'ont-ils soutenue et défendue cette industrie, leur véritable destinée, le plus précieux joyau de ma couronne murale? par des sophismes, par des luttes de rhéteurs contre des rhéteurs ou des traîtres; puis sont venues les armes, et le sang a coulé... le sang!... et la célébrité industrielle de Lyon a disparu sous cette tache; les malheureux, dans leur aveuglement ils ont jeté leur industrie, leur vie, en holocauste à des questions incompréhensibles, comme on jetait au sphinx les victimes inhabiles à deviner ses énigmes. Depuis Plancus et l'empereur Claude, sous lequel commença ma tendresse pour eux, jusqu'à nos tristes jours où tout décroît, où tout s'écroule, n'ont-ils pas vu sans cesse l'hydre politique dévorer les intérêts, les affections et les sentimens de famille et de cité. Charlataneries officielles, les grandes théories politiques sont prônées par d'habiles intrigans les exploitant à leur profit, avec des niais qui les servent sans savoir pourquoi, et au préjudice des dupes qui les écoutent de bonne foi: puis la raison calme et sage, utile et fructueuse, on la dédaigne, on la rejette... Ainsi, l'on a fait de moi. — Elle dit, et s'éloigna sans qu'il me fût possible de faire un pas pour la suivre; je restai long-temps à la même place, sous le poids des émotions les plus absorbantes, et le soir, lorsque le soleil allait disparaître derrière le Mont-Cindre, averti par le gardien des tombeaux que là n'était point ma place pour la nuit, je repris ma route, triste et affaîssé; je songeais au sort de Lyon, privé de son génie tutélaire, lorsqu'en descendant la côte des Carmélites la même femme du matin passa tout près de moi, glissant plutôt qu'elle ne marchait; — alors, étendant vers elle mes mains suppliantes, ma voix murmurait: Une mère ne peut-elle abandonner ainsi ses enfans malheureux.



Le Chant de l'Unité

La mer est d'azur,
Le zéphir est pur
Sur l'onde;
Vole mon bateau
Et caresse l'eau
Profonde.

A mes chants joyeux
Le flot amoureux
Se brise.
N'entendez-vous pas
Murmurer tout bas
La brise?

Tout dort; c'est la nuit;
La lune nous luit
Tranquille?
Dors aussi, bateau
Dans ton grand berceau
Mobile!

Flac, flac... taisez-vous!
Forban près de nous
S'avance!
Flac!... flac... flac... c'est l'eau
Que zéphir si beau
Balance...

Tout dort; c'est la nuit;
La lune nous luit
Tranquille.
Dors aussi, bateau
Dans ton grand berceau
Mobile!

ALPH.

Chronique théâtrale.

Mercredi, au Grand-Théâtre, *Edouard en Ecosse*, et *le Serment* avaient réuni une société assez nombreuse; la comédie de M. Alex. Duval, reprise depuis quelque temps, est rendue avec un ensemble parfait; M^{me} Valéry est d'une dignité de manières, d'un ton et d'une sensibilité qui doublent la valeur du rôle de lady Athol; M. Valmore se montre malheureux avec noblesse, reconnaissant et fier sous les traits d'Edouard, fils de roi et proscrit; M^{me} Adolphe a de la gentillesse et du naturel, quand elle n'est pas distraite: nous sommes à l'égard de M. Monval dans les meilleures dispositions, mais réellement nous ne pouvons nous dispenser de l'inviter à soigner son débit avec la plus grande attention; cet acteur a de la figure, des gestes assez corrects; qu'il étudie son organe, sa parole surtout, et la comédie peut espérer en lui un excellent soutien. M. Dupré est un aussi bon et fidèle domestique qu'il est bon acteur, on peut lui dire aussi comme à M^{me} Adolphe, quand il n'est pas distrait; M. Lechevalier a de la rondeur écossaise naturelle, M. Gustave H. représente noblement le duc de Cumberland. — *Le Serment*, joué par M^{me} Dérancourt, M. Gustave Blès et M. Dérancourt, a été écouté avec plaisir, et c'est quelque chose, de faire plaisir à un public du mercredi, si froid depuis quelque temps; mais comment rester indifférent et froid sous le charme de la voix de M^{me} Dérancourt: le bonnet de coton de M. Gustave Blès faisait encore mieux ressortir les sons pleins et graves de sa basse-taille; M. Dérancourt, fatigué depuis plusieurs jours, a néanmoins tenu son rôle avec bonheur: que dire de M. Becquet? vraiment on ne sait à quoi s'en tenir sur le compte de ce chanteur; à la dernière représentation du *Barbier de Séville*, il avait bien chanté le rôle de Figaro, il a été médiocre et très-médiocre dans le personnage du capitaine Jean.

Le même soir le Gymnase donnait la deuxième représentation de la reprise de *Dix ans de la Vie d'une Femme*: ce drame a été mieux rendu qu'à la première représentation; tous les acteurs méritent des éloges; mais nous de-

vons une mention particulière à M^{me} Danguin, le rôle odieux de Sophie exige du dévouement et du talent, M^{me} Danguin a satisfait le public sous ces deux rapports, elle a été applaudie, et certes, les applaudissemens étaient bien pour elle, car, qui voudrait applaudir le caractère de Sophie. — Le coiffeur de M^{me} Herguez avait encore ajouté une tresse à son chignon.

Jeudi, les jeunes flûtistes se sont fait entendre une seconde fois au Grand-Théâtre; ces trois frères intéressans par leur jeunesse et par leur talent méritaient plus de sympathie.

Vendredi, le répertoire du Gymnase avait prêté à la grande scène, l'*Ami Grandet*, le *Carbonaro* et *Une Dame de l'Empire*. Ce spectacle a été froid, le directeur fait jouer trop souvent le vaudeville au Grand-Théâtre, où il ne rend pas assez, ni comme art, ni comme profit; les trois pièces ont été cependant parfaitement représentées, M^{me} Herdiska, qui jouait la veille dans trois vaudevilles de deux et trois actes, a malgré cela, rempli d'une manière admirable les deux rôles si différens de la duchesse de Langeais et de la duchesse Gorju. M^{lle} Baudoin jouait dans les trois pièces, et nous devons signaler, en passant, le zèle de cette actrice qui ne recule jamais devant aucune fatigue, et qui trouve au milieu de cet encombrement de drame et de vaudeville, le temps d'étudier son art et d'y faire des progrès sensibles. Nous ne dirons rien de MM. Prudent et Danguin dans l'*Ami Grandet*, le premier de ces deux artistes, s'est montré vrai, sans charge, et le second serait parfait s'il jetait un peu plus de mouvement dans sa dernière scène, car toute la moralité de la pièce est là, il joue M^{me} de Langeais qui l'a joué, mais il ne peut être aussi fort en coquetterie, il faut donc que son émotion le domine, on doit voir qu'il combat. M^{me} Brunet est délicieuse et très-correcte dans le personnage de la princesse de Chamont-Chaubry, c'est une bonne et estimable actrice que M^{me} Brunet; le public qui sait l'apprécier l'a applaudi en toute occasion.

GYMNASE.

Mercredi prochain, pour le bénéfice de M^{lle} Henriette Baudoin, *Le Facteur*, drame en cinq actes, de l'Ambigu, *Le Czar et la Vivandière*, vaudeville de M. Scribe, et *les Sept Péchés capitaux*, farce de carnaval pleine de verve et de gaîté. Le public profitera sans doute de cette solennelle occasion pour manifester plus spécialement sa bienveillance, à une actrice qui l'a tant méritée, par la peine qu'elle se donne, par l'assiduité dont elle nous a constamment fourni des preuves. Nous espérons donc que mardi, il y aura foule. Ce sera justice.



A Mademoiselle Garella, Institutrice,

SUR LE NOM ALLEGORIQUE DE SA NOUVELLE HABITATION (A LA GUILLOTIERE),
CI-DEVANT CLOS SAVARON, (CROIX-ROUSSE.)

Qui dit *Ruche*, dit un empire
Par des abeilles gouverné;
Vous en êtes la reine, et s'il vous est donné,
Ce nom dit tout ce qu'il doit dire.
A se chérir comme de tendres sœurs,
On les voit toutes se complaire,
Et le guide qui les éclaire
Les conduit au savoir par des chemins de fleurs;
Cette route sera suivie
Constamment par le jeune essaim,
Tel est de Garella le généreux dessein,
Et l'emploi de toute sa vie.

J. A. L*****,
ancien officier des armées françaises.

PUBLICATIONS MATRIMONIALES.

M. Joseph Duperret, étudiant en droit, rue St-Jean, n. 18, et M^{lle} Marie Grenat, place du Gouvernement, n. 5.

M. François Orsel, médecin, et M^{lle} Jeanne-Magdeleine-Cécile Bourgoïn.

M. Pierre Aroud, commis-toilier, rue de la Gerbe, n. 31, et M^{lle} Marguerite Farjon, quai de Retz, n. 42.

M. Pierre Bigat, fabricant d'étoffes de soie, à la Croix-Rousse, et M^{lle} Magdeleine Brun-Buisson, rue Caponi, n. 1.

M. Thomas Chaboud, fabricant d'étoffes de soie, rue Casati, et M^{lle} Marie Faucher, rue Casati.

M. Claude-François-Louis Berrey, propriétaire, rue des Chartreux, n. 9, et M^{lle} Jeanne-Marie Balley, grande rue Mercière.

M. Germain Mermet, épicier, rue St-Jean, n. 38, et M^{lle} Fanny Glandin.

M. Napoléon-Etienne Deroni, commis, quai de Retz, n. 29, et M^{lle} Marie-Jeanne-Françoise Blanchard.

ANNONCES.

M. Rousseau, artiste au Gymnase, rue de la Préfecture, n. 40, a l'honneur d'informer le public qu'il continue, comme l'an dernier, à louer sa garde-robe, pour soirée seulement. On trouvera chez lui plusieurs costumes nouveaux, qu'il vient de faire établir sur les modèles des bals de l'Opéra.

RESTAURANT

Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe, dîner à un franc-vingt-cinq centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.